

Comment peut-on être parvenue? Écriture et féminisme chez quelques romancières du XVIII^e siècle

Marie-Laure Girou-Swidorski

Volume 12, numéro 3, décembre 1979

FÉMINaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500501ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500501ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girou-Swidorski, M.-L. (1979). Comment peut-on être parvenue? Écriture et féminisme chez quelques romancières du XVIII^e siècle. *Études littéraires*, 12(3), 363–385. <https://doi.org/10.7202/500501ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

COMMENT PEUT-ON ÊTRE PARVENUE ?

ÉCRITURE ET FÉMINISME CHEZ
QUELQUES ROMANCIÈRES DU XVIII^e SIÈCLE

marie-laure girou-swiderski

Introduction *

Les romancières sont-elles obligatoirement des « suiveuses » ? Est-il vrai, comme l'affirme Fauchery de celles du XVIII^e siècle, qu'elles « reçoivent tels quels le plus souvent les mythes masculins de la femme¹ » ? C'est le problème que nous aimerions poser ici.

À une époque où le roman reste encore marqué par son origine noble, la présence d'une héroïne roturière semble, au départ, un bon critère pour juger des capacités d'une œuvre à renouveler le genre. En fait, il n'en est rien. Loin de saisir l'occasion d'une possible contestation sociale, le roman de la parvenue, qui n'utilise que les recettes les plus éprouvées du genre, s'achève le plus souvent sur une confirmation de l'ordre établi et l'exaltation des valeurs nobles².

Or, contrairement à l'affirmation de Fauchery citée plus haut, les œuvres féminines sur le même sujet nous ont paru relativement plus audacieuses. Non certes sur le plan social, mais certaines libertés prises avec le thème, certaines astuces techniques sont l'occasion de suggérer une possible redéfinition du personnage et surtout du rôle féminins et s'accompagnent parfois d'une remise en question de la société masculine à partir d'une réévaluation de ses valeurs fondamentales.

Ce sont ces tentatives que nous voudrions présenter en analysant six versions féminines du roman de la parvenue, réparties sur un demi-siècle, de 1734 à 1781. Comme ces œuvres sont toutes aujourd'hui tombées, nous en rappellerons brièvement l'intrigue en cours d'analyse.

* Le matériel utilisé dans cette étude a servi, sous une autre forme, de dernière partie à une communication « Fonctions de la femmes du peuple dans le roman du XVIII^e siècle » présentée à Pise dans la section 18 du V^e Congrès international des Lumières, le 27 août 1979.

Il n'y a pas de place dans le roman du XVIII^e siècle pour la roturière, si ce n'est dans les œuvres pornographiques où elle confirme la société dans la bonne opinion qu'elle a d'elle-même. Dans le roman sérieux, si elle est l'héroïne, c'est qu'elle est parvenue. Dans le roman-mémoires, ce n'est pas la roturière qui parle, mais toujours la parvenue. Qu'elle rougisse de sa naissance vile ou qu'elle affiche philosophiquement son mépris des préjugés, le titre de l'ouvrage laisse peu de doutes sur le dénouement et le livre même est la preuve matérielle d'une promotion.

Cette orientation préalable ne semble pourtant pas suffisante. La répugnance du roman à s'ouvrir au peuple est telle que, pour mériter de parvenir, la roturière doit en général renaître grâce à l'intervention d'une protectrice noble qui l'engendre à la seule vie romanesque valable : celle du monde noble. Cette naissance se concrétise la plupart du temps par l'octroi d'une éducation digne de son brillant avenir. D'ailleurs, la future parvenue est l'heureux rejeton de la nature et de la société. La nouvelle naissance sans laquelle sa promotion serait impossible, elle ne la doit qu'à la possession d'une perfection inconciliable avec sa naissance obscure. La beauté de la roturière est pour le monde noble le signe de son élection. Le contact avec le milieu noble auquel elle n'accèdera pourtant qu'au terme d'épreuves inouïes qui auront fait briller toutes ses vertus, révèle les potentialités de sa nature. Aussi l'héroïne ne change-t-elle pas. Elle n'aspire pas non plus à monter, elle s'y trouve contrainte par une nécessité supérieure, celle de rétablir l'ordre en réparant une erreur du sort. Comme son conformisme moral doit prouver que sa beauté n'était pas mensongère, les seules qualités qu'on exige d'elle sont la chasteté et la passivité, double preuve de l'exactitude de l'image traditionnelle de la femme et de la justesse des exigences de la société à son égard. L'expérience amoureuse est la pierre de touche qui décide de la réussite finale de la parvenue : suprême épreuve qui risque de lui faire perdre son seul trésor, la vertu, c'est en même temps la voie royale de l'intégration sociale et donc du bonheur. Cette étape franchie, il ne reste plus à l'heureuse exception qu'à confirmer les règles du jeu par la rédaction de ses mémoires.

Voilà en gros « le » roman de la parvenue, tel qu'il se dégage des constantes des romans, surtout masculins, sur ce sujet³.

Tout en respectant généralement cette façon de faire, les romancières semblent plutôt avoir perçu l'existence controversée de la roturière dans l'univers romanesque traditionnel comme le symbole de la place faite à la femme dans la société. L'ensemble des contraintes et des précautions auxquelles elles devaient s'astreindre pour amener la fille du peuple à la vie noble, et peut-être aussi au bonheur, traduisaient, au niveau de l'écriture, la difficulté d'être femme dans un monde pensé par l'homme. Ceci expliquerait pourquoi, en traitant ce sujet qui devait les toucher de si près, elles l'ont souvent miné de l'intérieur. Respectueuses, en apparence, de l'idéal de la réussite sociale, elles ont suggéré, sinon prouvé même, que celle-ci ne donnait pas le bonheur. À elle seule, cette conclusion interdit de confondre les visions féminines et masculines du roman de la parvenue.

La Paysanne philosophe (1762)

Il ne faut pas être dupe de l'audace d'un titre. Dans la cohorte des *Paysannes parvenues*, des *Paysannes perverses* et autres romans masculins sur le thème de la roturière⁴, cette œuvre de Mme Robert ne se distingue guère. Flore, née de parents paysans mais aussitôt adoptée et élevée par l'inévitable protectrice noble, sa marraine, suscite très jeune l'amour de son parrain. Sa marraine devient alors sa rivale. Les persécutions du pouvoir pour empêcher la mésalliance (lettre de cachet, emprisonnement au couvent), tout en révélant la vertu et la constance de Flore, marquent la précarité du statut noble conféré par l'adoption. Bien sûr, finalement, vertu de l'héroïne et constance des amoureux triompheront de l'arbitraire social.

Malgré le déroulement sans surprise de l'ensemble, certains détails suggèrent la distance prise par la romancière face aux ingrédients obligés du thème et une certaine subversion féminine qu'on retrouvera dans d'autres œuvres du même genre.

Tout d'abord, il s'agit d'un roman-mémoires. Or, loin de se faire le porte-parole de la noblesse, comme d'habitude, la narratrice parvenue professe un mépris « philosophique » des préjugés sociaux qui n'est pas sans rappeler le Jacob de Marivaux. On sent aussi le passage de Rousseau. Pourtant, en

évoquant la découverte dramatique qu'elle fit, toute jeune, d'un sort qui la vouait, sans faute de sa part, au mépris général, la narratrice justifie personnellement sa position. Cette attitude, qui suscite à plusieurs reprises dans le texte des jugements peu favorables aux puissants, colore le récit d'un parti-pris en faveur de toutes les victimes de l'inégalité sociale.

La distance face à la norme se manifeste aussi dans la conception du personnage féminin. La jeune paysanne, si elle garde une vertu irréprochable qui lui vaut la « récompense » finale, fait avec simplicité et franchise la rencontre de l'amour. Elle aura, en outre, pendant le long temps de la solitude et de la persécution, l'occasion de faire preuve d'une combativité (relative) contre l'injustice, surtout en faveur des autres. Les éclipses prolongées de son prétendant, son temps de claustration offrent, en effet, à l'auteur, la possibilité d'assortir l'histoire de l'héroïne de la mention d'autres destins de femmes, victimes, elles aussi, des préjugés sociaux en raison de divers handicaps originels : naissance dans un mariage secret, conflit de succession, etc... Tous ces récits, au féminin, campent des personnages exceptionnels, en butte aux violences d'un ordre social insensible aux valeurs humaines et uniquement fondé sur l'intérêt. La dénonciation du système social se double d'une distorsion subversive de l'univers romanesque. Tandis que le monde masculin, en l'absence de l'amant, se manifeste sous le seul visage tyrannique du pouvoir (l'exempt impitoyable, le père dénature), les victimes féminines font, par la découverte de la « sororité », une expérience neuve des limites de leur impuissance. Incapable de se sauver elle-même, l'héroïne trouve souvent le moyen d'aider ses sœurs d'infortune⁵.

Être d'exception par son origine et sa qualité personnelle, l'héroïne est aimée de son semblable, exception, lui aussi, de sa classe, puisque l'idée de la mésalliance, contrairement à l'usage, ne semble lui poser aucun problème. En outre, il n'a jamais voulu de Flore que le mariage, que les autres n'envisagent, à l'ordinaire, que faute de pouvoir s'assurer autrement de leur amante. La différence d'âge — il l'a vu naître — explique sans doute la nuance désintéressée, presque paternelle, de son amour⁶.

Le tableau final du bonheur conjugal et familial de l'héroïne et de ses sœurs d'élection se resserre autour d'un petit groupe

élitiste qui, par sa valeur personnelle et sa libération relative à l'égard des préjugés, a su concilier sa recherche du bonheur personnel avec le poids des exigences sociales. Rien là, on le voit, qui puisse ébranler fortement le système. Pourtant, en décrivant l'injustice subie par des femmes, la romancière a dénoncé l'arbitraire social et a proposé un moyen digne de s'y soustraire. L'exemple final de *Nicole de Beauvais*, autre œuvre de cette romancière, nous montrera que Mme Robert opte plutôt pour ce genre de solutions individuelles, basées sur une appréciation lucide des forces en présence, un regard critique sur les tares sociales et une grande confiance dans les ressources de la femme en tant qu'individu. Rappelons d'ailleurs, que les romanciers, pour la plupart, n'ont même pas poussé jusque-là leur exploitation critique de ce sujet !

La même remise en question, somme toute illusoire, de l'ordre social au service de l'exaltation de la grandeur féminine se retrouve dans l'œuvre qui, pour l'époque, semble poser le plus radicalement la question du rapport éventuel entre l'injustice sociale et la condition féminine pour l'esquiver finalement par un tour de passe-passe.

La Jardinière de Vincennes (1753)

Ce roman de Mme de Villeneuve relate les ravages qu'opère, dans l'univers noble, l'irruption soudaine de la fille du peuple désignée par le titre. Toute l'œuvre repose sur des effets de surprise. Le choix du point de vue se montre décisif. La narration à la troisième personne, neutre selon l'optique du temps, c'est-à-dire reposant sur la vision du monde commune au lecteur et à la romancière, ne paraît pas d'abord la plus apte à rendre justice à l'héroïne roturière. D'autant que le roman insiste longuement, au début, sur le héros, le marquis d'Astrel, et sa mère dont il fait la fierté.

Dans cette perspective, il est difficile de ne pas percevoir comme une catastrophe le coup de foudre qui enchaîne brutalement le marquis à Flore, la jardinière. Par la suite, la prétendue impartialité de la troisième personne continue de révéler sa possible duplicité. La romancière a tout fait pour accentuer le bouleversement du monde noble sous le coup de l'événement. Le lecteur participe ainsi à la découverte graduelle par le marquis des perfections de Flore, beauté,

vertu, et à son envahissement inéluctable par la passion. La vision positive de l'héroïne est donc, au début, reliée à l'aveuglement du héros amoureux. Le valet Dupuis, au contraire, est chargé d'essayer de discréditer Flore en la soupçonnant de calcul.

Un combat serré se déroule ainsi entre l'amour et les préjugés, tandis que s'accumulent les preuves de la perfection véritable de la paysanne. Or curieusement, si les jeunes amoureux sont plutôt figés dans leur rôle traditionnel, l'affrontement se déroule entre les deux mères, la marquise, prête à tout pour sauvegarder ses privilèges, et, face à elle, l'incomparable mère de Flore, Mme Maronville. Avec une noblesse d'âme qui n'a d'égale que sa dignité et sa connaissance sans illusions de la vie et des hommes, celle-ci dirige toute l'action, forçant constamment la famille noble à inventer d'autres moyens de satisfaire la passion du fils sans subir le déshonneur de la mésalliance.

C'est seulement après le triomphe de l'amour que la romancière opère le revirement qui change totalement le sens de l'œuvre. Il n'y a pas de mésalliance. Flore s'appelle de Maronville, elle est pauvre mais d'aussi bonne noblesse que son prétendant, sa mère, la comtesse de Maronville étant une ancienne compagne de la marquise d'Astrel à St Cyr. Flore est donc un avatar de l'orpheline noble mais de naissance mystérieuse dont la Marianne de Marivaux reste le prototype inoubliable.

Même si elle n'a fait ainsi que flirter avec l'audace sociale du thème, Mme de Villeneuve s'est donné la possibilité d'en mesurer les ressources, en reculant la révélation à l'extrême limite possible, au moment de la signature du contrat.

En dépit du point de vue adopté, l'œuvre se signale par sa peinture ouverte et sympathique du peuple, de sa vie, de son travail. Fait inouï dans l'optique noble du roman de l'époque, la romancière nous montre Flore et sa mère au travail. En outre, dans les scènes où figurent les Maronville, on ne sent que confusément la référence à une idéologie pour laquelle l'appartenance à la bonne société reste, malgré tout, le critère unique de la valeur des êtres.

Mme Maronville n'entre jamais dans le jeu de la famille du marquis. Elle refuse de contracter tout lien pouvant impliquer

que, roturière, sa fille est un être de second ordre. Sa grandeur d'âme, sa lucidité, sa fermeté, toutes les qualités dont elle-même, comme sa fille, font preuve ne permettent pas au lecteur de la désapprouver. Au contraire, il admire cette dignité dont il ignore le fondement noble. À l'opposé, les manœuvres retorses, sinon malhonnêtes, du prétendant et de sa famille n'incitent guère à voir en eux les représentants d'une humanité supérieure.

Enfin, Mme de Maronville et sa fille ne témoignent jamais de convoitise pour l'union qui s'offre à elles. Jardinière par choix, choix que sa fille a pleinement ratifié, Mme de Maronville ne souhaite pas changer de sort, elle est fière de s'être sortie seule de la misère (et débarrassée de préjugés ?). À la fin, on mentionne que le mariage de ses enfants ne changera pas radicalement sa vie : elle restera à Vincennes même si d'autres jardinent pour elle.

C'est beaucoup pour l'époque. On pourrait aisément s'y laisser prendre et voir, dans *la Jardinière de Vincennes*, la première œuvre romanesque de XVIII^e siècle présentant sérieusement la vie paysanne. Mais, même sans tenir compte du dénouement, ce qui est impossible, on ne peut négliger certaines caractéristiques de l'œuvre, qui marquent les limites de la liberté idéologique des auteurs de ce temps et interdisent donc une telle lecture.

Comment ne pas remarquer, par exemple, que la conduite révoltante de la marquise d'Astrel est constamment excusée par l'amour excessif qu'elle porte à son fils et qui lui fait accepter la mésalliance, préférable au fait de le voir mourir d'amour. On ne saurait trop dire l'efficacité de cette présentation « sub specie aeternitatis » pour faire mesurer au lecteur toute son horreur devant ce mariage. C'est bien encore une vision biaisée des choses qui justifie les entreprises criminelles du jeune d'Astrel par la mauvaise éducation reçue d'un laquais. Quand il tente un enlèvement, c'est sous l'influence pernicieuse d'un ami libertin. Sa meilleure excuse est surtout la passion insurmontable qui justifie aussi le recours à la mésalliance. Il faut de grandes raisons quand on est noble pour épouser une fille parfaite, mais jardinière !

À y regarder de près, l'évocation de la vie paysanne n'est sympathique qu'autant qu'elle a la famille Maronville pour

objet; toutes les autres figures paysannes entrevues sont, comme il se doit, intéressées, sans délicatesse, dignes d'attention seulement par rapport à l'héroïne⁷. Les refus répétés des Maronville de rougir de la bassesse de leur état sont toujours prononcés pour repousser les offres suspectes du marquis. Ce qui est alors souligné, c'est la supériorité morale de cette vie innocente par opposition à un enrichissement malhonnête, lieu commun, on le voit, des moralistes de l'époque, surtout après Rousseau.

Pour croire à l'image idyllique de la condition des Maronville, il faudrait oublier que, même laitière ou la bêche à la main, ni Flore ni son frère ne voient jamais leur noblesse innée atteinte par l'exercice de ce que le roman nomme toujours une « vile occupation ». En contrepoint à l'usage « périphérique » du travail qui ne peut flétrir la noblesse, deux détails pouvaient révéler la classe de l'héroïne. La première rencontre avec le marquis se fait sous le signe de la musique. Forcée d'attendre, Flore, qui a une voix ravissante, chante en s'accompagnant au clavecin. La possession de ces talents, bien rarement développés à l'époque dans la condition paysanne, sert d'indicateur; d'autre part, il serait inquiétant pour l'héroïne, si elle était roturière, de manquer d'une protectrice noble, véritable visa d'accession à la bonne société, on le sait.

Mais c'est par son caractère surtout que Flore trahit son origine. Contrairement aux véritables roturières qui doivent fonder sur une individualité hors-pair leur difficile promotion sociale, Flore, noble, n'a rien à prouver. C'est seulement en fonction de son identité supposée qu'elle suscite surprise et admiration. En fait elle se contente de se conformer. Parfaite et statique, elle répond pleinement à l'image que la société véhicule de la jeune fille bien née, soumise, vertueuse et passive, instrument docile des intérêts du système. D'où sa pâleur quand on la compare à sa mère.

Dans la suite de l'œuvre consacrée partiellement à ses mémoires, celle-ci révèle l'ampleur exemplaire de sa figure. À travers elle, Mme de Villeneuve montre l'aliénation féminine fondamentale. Que l'héroïne soit née roturière ou noble sans argent, elle n'est jamais du côté du pouvoir mais plus souvent sa victime. La vie de Mme de Maronville, aristocrate ruinée, la montre tentant avec courage et intelligence de sauver les

restes de fortune familiale, soumise aux humiliations des parvenus, aux violences des membres de sa propre famille. Mariée pauvrement mais selon son cœur, une seconde ruine — son mari a spéculé avec Law — l'accule à la nécessité de se faire paysanne pour survivre avec ses enfants.

Cette vie, qui répète les leçons de l'intrigue principale, illustre, à la limite du vraisemblable, l'énorme poids social qui pèse sur la femme⁸. Tout comme Flore, bien que noble, a pu, sans l'avoir mérité, être en butte à toutes les entreprises avilissantes des privilégiés, sa mère a fait la dure expérience de la misère. Ayant appris comment survivre, elle protège sa fille de l'oppression qu'elle connaît bien. La stature de Mme de Maronville est telle que, même après avoir appris sa véritable identité, le lecteur continue d'entendre dans la voix digne de la Jardinière de Vincennes, la protestation de tout un monde, pauvre et surtout féminin, méconnu et asservi. Inutile de dire que sa transformation de jardinière en comtesse change totalement la portée sociale de ses actes et de ses propos, pour ne laisser subsister qu'une dénonciation féministe d'une ampleur et d'une vérité remarquables.

Comme en témoigne une autre de ses œuvres, Mme de Villeneuve n'avait pas attendu la Jardinière de Vincennes pour réfléchir sur la condition féminine à l'occasion de son emploi du thème de la roture et de la mésalliance. En 1734, dans une nouvelle, elle posait déjà le problème dans toute son ampleur et condamnait vigoureusement l'immoralité de la société de son temps.

Le Phénix conjugal (1734)

Le genre de la nouvelle, on peut le dire, se place face au roman comme le parvenu face au noble d'origine. Portant le sous-titre, « nouvelle du temps », le *Phénix conjugal* se trouve dans la catégorie de l'« histoire véritable », variété de fiction aux prétentions réalistes très affirmées⁹.

Mme de Villeneuve emploie la troisième personne neutre et présente d'abord longuement le jeune héros, d'Oigny. Puis, la première rencontre marque bien vite la distance entre la nouvelle et un roman. Le petit domaine des Maronville paraît Versailles à côté du véritable taudis où vit Jeanneton. Et que

dire de la différence entre sa brave blanchisseuse de mère et l'incomparable Maronville !

Pour Jeanneton, pas de coup de théâtre anoblissant ; ce n'est pas non plus une beauté, elle n'a pour elle que sa vertu et la voix admirable qui a d'abord charmé d'Oigny. Elle travaille vraiment, comme blanchisseuse, avec sa mère. On apprendra même que, contrairement à d'autres parvenues, si heureuses d'échapper aux servitudes de leur bassesse originelle, Jeanneton a opté pour cette vie laborieuse¹⁰. Pouvant entrer au couvent, dotée par sa bienfaitrice, elle a préféré l'aide à sa mère vieillissante. Une fois mariée, elle persiste, comme sa mère, à vouloir exercer son métier « pour gagner une partie de leurs frais ».

Or, la romancière a voulu que cette ardeur au travail, loin de la déconsidérer aux yeux du lecteur, devint la clé de son triomphe sur les persécutions. Parce qu'elle a appris à se suffire, Jeanneton est incorruptible. Sa vertu n'est pas, comme chez d'autres, naïveté mais connaissance lucide des pièges de la vie. Citadine, donc plus exposée qu'une jeune paysanne, Jeanneton sait utiliser son travail comme bouclier de vertu et veille jalousement sur sa réputation. La suite de l'histoire prouvera le bien-fondé de sa prudence.

La jeune blanchisseuse ne cherche pas à s'élever socialement. Elle accepte d'épouser d'Oigny parce qu'elle l'aime et veut rester vertueuse. Extrêmement pauvre, elle craint pourtant de lui nuire en l'agréant. Lorsqu'elle apprend son identité, elle est prête, le cœur brisé, à lui rendre sa liberté. Mais sa grossesse la pousse à se « résoudre à tout » pour que son enfant ne soit pas bâtard. Découvrant la mésalliance, son beau-père fait emprisonner d'Oigny et soumet Jeanneton à diverses pressions pour la forcer à laisser dissoudre le mariage. Toutes les tentatives pour la faire enfermer comme libertine se soldent par un cuisant échec, suscitant au contraire d'innombrables témoignages de sa vertu. Refusant de céder à l'intimidation comme à la misère, l'héroïne réussit, en travaillant, à survivre avec sa petite fille. Elle attend ainsi le moment où son époux, libéré au bout de sept ans, la rejoint enfin pour jouir du bonheur caché si durement gagné ensemble.

L'évocation minutieuse des divers moyens dont les puissants disposent pour persécuter l'innocence désarmée dénonce

efficacement l'immoralité de l'ordre social. Le père d'Oigny se transforme ainsi de père aimant, désespéré des fautes de son fils, en tyran sans cœur qui, loin de désarmer à l'approche de la mort, redouble ses excès. Impitoyable pour son fils, il se montre pour la malheureuse Jeanneton un bourreau qui, après avoir tenté de la faire enfermer, de la déshonorer, veut finalement la priver de son enfant. Ce même homme qui se déshonore par la cruauté envers son propre sang prétend le faire pour sauver son honneur.

Mais il n'est pas le seul homme à jouer un rôle néfaste. Après sa mort, son second fils, par intérêt, porte à sept ans l'emprisonnement de son frère. Le frère de Jeanneton aussi fait le malheur de sa sœur et de son beau-frère, en volant d'Oigny qui l'avait racheté de la conscription. Et d'Oigny n'est-il pas lui-même l'artisan de leur malheur, lorsque pour épouser Jeanneton, il lui cache son rang ? La romancière a voulu donner au jeune noble une figure énigmatique. Les préjugés étaient-ils si forts qu'il faille justifier le choix aberrant d'une épouse roturière par l'abandon de tous ses devoirs de noble ? Ou voulait-elle suggérer que d'Oigny, à cause du passé, avait ses raisons de souhaiter une union qui préservait son anonymat ? Ne nous est-il pas présenté, en effet, comme un marginal ? Noble, il a doublement dérogé, par son travail de recruteur puis de maître d'école, mais surtout en fuyant la maison paternelle après avoir volé son père. Le vol dont il est victime est donc la peine du talion, avec des conséquences funestes : la perte du pécule qu'il destinait à leur installation en province l'oblige à rester à portée du pouvoir paternel, avec la suite qu'on sait.

Pourtant, à cette faute près, d'Oigny révèle un excellent naturel : conscience professionnelle, générosité envers son beau-frère, constance dans la captivité. L'idéal de vie simple et laborieuse, qu'il partage avec son épouse, unit exemplairement les deux époux, et leur égalité dans l'amour, symbolisée par la souffrance partagée, leur permet de traverser victorieusement l'épreuve de l'oppression familiale.

L'importance accordée au travail dans cette œuvre, comme moyen de libération face au système social, permet de pousser plus avant la critique. Jeanneton n'a pas besoin de monter, c'est d'Oigny qui veut descendre. Leur union propose une

alternative, rarement évoquée, au douloureux problème de la mésalliance et conteste fortement ainsi l'idéal de la promotion sociale. D'Oigny, qui s'était séparé de sa classe par le vol, puis par le travail, a trouvé le bonheur, ce faisant. Son mariage constitue pour lui un geste ultime de renoncement à ses privilèges, exprimé symboliquement par le fait de taire son rang. Le châtement excessif de la mésalliance suggère que la véritable immoralité est du côté du pouvoir. Mais l'exemple de Jeanneton, symbole, dans sa solitude, de l'innocence persécutée, frappée, bien que parfaite, et en partie par imprudence de son mari, montre que, pour braver le système, il faut s'armer de rectitude.

La leçon, édifiante, est amère. Le bonheur final de Jeanneton, est la reconnaissance d'une qualité humaine exceptionnelle, non l'aval de la société à un mariage inégal. Les persécuteurs n'ont pas désarmé, ils sont morts! Encore une fois, le roman féminin dit que la femme ne triomphe pas d'un système injuste, elle l'emporte moralement par sa grandeur, faite d'une connaissance réaliste de la vie, d'abnégation et de la conscience de sa propre valeur.

Ernestine (1765)

Le même souci d'illustrer la supériorité féminine plutôt que d'ébranler l'ordre social se retrouve dans cette nouvelle de Mme Riccoboni. La romancière y reprend dans toute sa nudité la situation de Contamine et d'Angélique dans la deuxième histoire des *Illustres Françaises* de Challe¹¹. Il est intéressant de pouvoir ainsi comparer le traitement du même thème par deux écrivains de sexe différent. Là où Challe a choisi de faire ressortir l'incontestable vertu d'Angélique d'une narration partielle et misogyne, qui se donne les apparences de l'objectivité, Mme Riccoboni utilise une troisième personne, toute prévenue en faveur de l'héroïne.

Ce sont d'abord les similitudes qui frappent. Comme Angélique, Ernestine, de naissance obscure et pauvre, est aimée d'un noble, le marquis de Clémengis. Comme elle, elle a reçu de sa bienfaitrice une solide formation morale et une bonne éducation qui lui permet de peindre pour vivre, au lieu de «servir» comme Angélique. Comme chez Challe, encore, Ernestine est enrichie peu à peu par son prétendant qui veut

l'épouser. En raison du train princier qu'elles mènent, toutes deux sont injustement soupçonnées d'inconduite. Découvrant ainsi que tout la sépare de Clémengis, Ernestine se retire au couvent, comme Angélique pensait le faire si elle ne parvenait pas à se disculper. Les deux histoires finissent bien, mais par suite de démarches inverses de l'héroïne. Par sa détermination, Angélique fait de l'escarmouche avec la Princesse de Cologny, si dangereuse pour sa réussite par le coup mortel qu'elle porte à sa réputation, le marchepied vers le triomphe. En exigeant une justification, cautionnée par le témoignage de son amant, elle met en route le mécanisme qui, finalement, lui apporte la récompense de quatre ans de prudence et de vertu. Pour la naïve Ernestine, au contraire, l'incident est le signal de la retraite et du renoncement.

C'est qu'en fait les deux héroïnes sont très différentes. Ernestine n'a pas d'ascendance noble à rappeler au dénouement, comme Angélique.

Et surtout Challe a campé une femme de tête, capable de forcer le destin par son intelligence et son aptitude à tirer parti des circonstances. Mme Riccoboni, elle, peint une jeune fille naïve, qui vit surtout de la vie du cœur. Ernestine n'a pas la forte ambition d'Angélique. Élevée à l'abri du monde, elle n'a pas développé ses capacités intellectuelles. Mais elle apprend vite et se forme peu à peu au contact de la vie.

Quand elle a compris, par la séparation, l'importance de Clémengis pour elle, elle trouve une solution pour s'unir à lui, discutable pour la morale, mais dictée par son cœur. Sans rien demander en échange, après lui avoir, au contraire, rendu tous ses biens pour qu'on ne puisse dire qu'il l'a achetée, elle décide de se donner à lui. ayant, par cette résolution généreuse, égalé son héroïne à son prétendant, il ne reste à Mme Riccoboni qu'à ruiner temporairement Clémengis qui s'apprêtait à épouser, par raison, une autre femme. Ernestine, renouvelant alors son offre, Clémengis en saisira enfin le sens réel. Convaincu désormais d'être aimé pour lui-même, il pourra l'épouser sans regret.

Malgré sa largeur d'idées, explicitement soulignée, Clémengis soutient mal la comparaison avec son amante roturière. Mme Riccoboni souligne ce qu'il entre d'égoïsme dans son amour ; ainsi craint-il de haïr peut-être un jour cette

femme qui lui a coûté si cher! Le caractère velléitaire dont il fait montre dans les dernières pages de la nouvelle, laissant l'initiative à Ernestine ou aux événements, contribue à accentuer le relief des figures féminines.

Si Angélique avait dû son triomphe final à un véritable complot féminin, Ernestine est guidée et soutenue par de remarquables amies. Sa protectrice, qui la forme moralement et lui donne un moyen de vivre, rappelle la sœur du curé dans la *Vie de Marianne*. Par la suite, la sœur de son maître de peinture, Henriette, prend le relais, et lui offre, en outre, un modèle de vie possible en dehors du sort féminin traditionnel. Restée célibataire mais jouissant, malgré son peu de beauté et de fortune, de toutes les joies de l'amitié, cette femme mène une vie calme mais heureuse, remplie des joies du sentiment. Ce type féminin, qui épanouira en Nicole de Beauvais un de ces plus beaux exemples, représente, semble-t-il, dans le roman féminin, un grand rêve de libération des contraintes du mariage forcé et de recherche d'un possible bonheur autonome pour la femme¹². C'est aussi une tentative d'échapper au comportement féminin obligé que le geste d'Ernestine, voulant donner, à son tour, à Clémengis son seul trésor, sa vertu. Angélique, par contre, comme toutes les héroïnes challiennes, avait trop bien compris sa valeur d'échange pour avoir jamais l'idée de s'en départir gratis. Ce n'est pas des comportements de classe, ce sont des visions du monde que Mme Riccoboni confronte dans cette petite œuvre agaçante et riche à la fois par le mélange d'audace et d'auto-censure qui la régit.

La nouvelle *Aspasie* (1781)

Pour l'héroïne de Mme Benoît que désigne ce titre, l'absence de chasteté est un mode de vie. On peut même s'étonner de rencontrer, sous la plume d'une romancière réputée plutôt conformiste, cette œuvre singulière où les tics du roman sensible et les réflexions du roman d'analyse se conjuguent aux audaces du roman libertin pour offrir à une « paysanne perversie et repentie » élévation sociale et bonheur personnel au terme d'une existence mouvementée. Le sujet est choquant mais la forme est volontairement édifiante. L'ambiguïté de « Je » sert admirablement, en effet, les intentions de l'auteur. Refusant d'imiter les romanciers qui détaillent avec complai-

sance les débauches de leur héroïne qu'ils châtieront au dénouement¹³. Mme Benoît, voulant un dénouement heureux, ménage son lecteur. Passé au filtre du discours moralisant de la parvenue, le libertinage est déjà plus supportable. Les mémoires permettent même de multiplier les preuves d'adhésion à la morale établie, d'étaler repentir et bons sentiments. Bien plus, la narratrice prend soin de présenter ses écarts de conduite comme subis, suivis de remords poignants et justifiés souvent par des raisons économiques. À l'en croire, comme la Julie de Rousseau, elle a plus besoin d'amour que d'amants. Son bon naturel l'a même poussée, parfois, à la débauche, pour secourir sa bienfaitrice, par exemple.

Par nécessité morale de justifier le dénouement heureux, Mme Benoît a tenu à doter son héroïne d'une personnalité exceptionnelle, qui devient son meilleur argument. Née paysanne, Aspasia a été adoptée en milieu noble où elle a reçu une excellente éducation. Son surnom indique l'ampleur de ses ambitions et la nature relevée de son libertinage. La qualité de ses conquêtes prouve sa beauté et sa noblesse naturelle (chose inouïe dans un roman édifiant de l'époque, elle fait des ravages même dans son sexe¹⁴).

Image quintessenciée de la beauté et de la sensibilité, elle se fait androgyne par la fusion harmonieuse des qualités des deux sexes. Femme par son besoin d'amour, elle peut aussi, en véritable amazone, tuer en duel, au terme d'un complot soigneusement ourdi, le séducteur qui l'a avilie. Mais c'est pour frémir ensuite d'horreur devant la violence et l'immoralité du duel ! Elle a le goût de l'étude, le don de l'observation morale, d'où découlent ses nombreuses réflexions. Vivante antithèse de Jeanneton, l'incarnation de la vertu, Aspasia partage avec elle le statut d'héroïne solitaire. Elle n'a pas d'amies mais une large expérience de l'ingratitude humaine. Elle a vu toutes les classes sociales sans masque, dans cette nudité où la recherche du plaisir place l'humain. On ne se gêne pas devant une courtisane.

Elle n'a rien oublié des artisans ou des complices de sa déchéance. Si elle méprise la racaille, elle accuse à son tour la noblesse qui se dit supérieure. Coupable, sa protectrice qui l'a tirée de son milieu naturel pour en faire son jouet et l'abandonner ensuite sans souci de sa perte ; coupable, le

premier séducteur qui a abusé de son innocence pour la dresser au vice. Elle pose aussi des questions embarrassantes : à qui la faute, si une fille vend ses charmes, à elle ou à tous ceux qui cherchent à les acheter et que la société tolère ou honore parce qu'ils sont riches alors qu'elle écrase de son mépris et de ses châtiments la fille perdue.

Elle va plus loin encore. En dépit des principes moraux affichés par la société, la roture n'est-elle pas plus réellement condamnée que la licence ? Sinon, d'où vient que les « filles » opulentes sont si recherchées et qu'une fille vertueuse mais pauvre ne trouve ni considération ni secours ?

Quand Aspasia marque aussi clairement la responsabilité de la société dans le libertinage féminin, elle s'appuie sur son expérience pour se dresser en témoin irrécusable de la corruption ambiante. L'application d'une certaine morale horizontale, qui fait merveille dans le roman du XVIII^e siècle, se révèle ici très efficace. Comparé à l'immoralité des personnages environnants, le libertinage d'Aspasia, qui ne la dispense de la pratique d'aucune autre vertu, paraît presque sain. Elle prouve, du moins, par sa régénération morale, la fausseté d'un système qui enferme toute la valeur de la femme dans la seule chasteté. On peut critiquer Aspasia, la mépriser, jamais. Malgré son passé suspect, elle écrase de son relief toutes les figures masculines, même celle de son futur époux. Devant la fadeur de ce dernier et les délices que trouve Aspasia à l'aimer, la capacité féminine d'amour, qui l'a aidée à triompher de l'adversité et de la déchéance, apparaît plus que jamais comme une mécanique emballée qui fonctionne même à vide.

L'œuvre frappe finalement parce qu'elle combine harmonieusement deux manières antithétiques d'exploiter la figure de la parvenue. Mme Benoît a réuni ici, en effet, la vie picaresque de la « fille » à la destinée édifiante de la parvenue vertueuse en justifiant le mélange par la stature de son personnage et son évolution remarquable. Il est clair, que dans cette œuvre, la rupture initiale de la roture s'efface devant l'écart plus choquant du manque de chasteté. C'est à partir de ce statut doublement délinquant qu'une femme d'envergure peut révéler l'immoralité de la société et contester, de ce fait, la validité de son jugement.

Nicole de Beauvais (1767)

Sous ce simple prénom (la suite n'est pas un patronyme, mais une simple localisation), Mme Robert a voulu, dans une narration à la troisième personne neutre mais parfois légèrement sarcastique, tracer la courbe d'un destin exceptionnel. Nicole, placée d'emblée hors des normes sociales par sa naissance paysanne, choisira finalement de rester en dehors des cadres normaux de l'existence féminine. Parce qu'elle n'était rien au départ, elle devient l'être féminin, affrontant l'épineux problème de sa croissance dans un monde étranger et vaguement hostile.

Si la société n'a pas voulu, d'abord, la reconnaître, la nature en a fait un de ses bijoux. Réunissant en perfection tous ses dons, Nicole vit d'abord heureuse et aimée dans son monde paysan, avant d'être entraînée, par la mort de ses parents, au contact du grand monde. Si elle partage avec les parvenues l'expérience de l'adoption noble avec l'éducation qui en découle, elle manifeste déjà sa résistance à la « réduction » noble. De l'instruction qu'on lui donne comme de la compagnie de sa protectrice ou des ami(e)s qu'elle se fait partout, elle ne prend que ce qui épanouira les potentialités de sa nature droite et sensée. Mais c'est dans l'expérience amoureuse qu'elle prendra définitivement ses distances à l'égard de son annexion possible par la noblesse. Parce qu'elle a vécu un premier amour dans la simplicité et l'égalité, la passion ombrageuse d'un marquis, qu'elle partagera un temps, la convaincra surtout de la faiblesse et de la violence meurtrière des hommes. Elle tirera de cet épisode malheureux qui a semé le désespoir autour d'elle¹⁵ la certitude qu'elle ne peut accepter le rôle qui lui est offert sans être infidèle à elle-même. Aussi optera-t-elle — l'amour vaincu par la reconnaissance est le sous-titre de l'œuvre — pour une vie sans ambition ni préjugés, toute pètrie d'amitiés féminines et de bienfaisance.

L'horreur de la passion et de ses ravages (qui rappelle *la Princesse de Clèves*), le refus du destin obligé de la femme, le mariage, refus qui est en même temps sacrifice d'une position brillante, suscitent la recherche d'un autre bonheur, possible en dehors de la réussite sociale et de l'amour (donc du pouvoir masculin) par l'adhésion à des valeurs personnelles choisies

librement. Bien sûr, il faut l'aisance, les loisirs et peut-être aussi la compagnie d'une société bien née pour réaliser cet idéal.

Malgré la nature exceptionnelle que lui a voulue sa créatrice, Nicole de Beauvais garde beaucoup de caractéristiques de l'héroïne traditionnelle. Elle s'en distingue par la courbe particulière du destin qu'elle se choisit mais aussi par le culte de la simplicité, de la vérité et un souci d'authenticité qui peuvent encore toucher le lecteur d'aujourd'hui. Elle postule, elle aussi, et sur un double plan, un destin androgyne de la femme, en ajoutant à la possession de l'ensemble des qualités humaines, sans distinction de sexe, la fusion des richesses de la noblesse et du peuple, simplicité et finesse, sensibilité et franchise.

La leçon du dénouement est d'autant plus frappante d'être confiée à une héroïne que son conformisme moral ne disposait nullement à une telle rupture. Il semble que Mme Robert ait tenu à s'assurer qu'on ne puisse se méprendre, pour se rassurer, sur le sens à donner à un tel rejet de l'idéal noble. Ce n'est pas pour atténuer ses propres fautes, comme Aspasia, que Nicole dénonce l'inhumanité du système social, ni pour en avoir été longtemps la victime, comme Jeanneton ou la Paysanne philosophe. Elle accède à peine à l'existence morale, au sortir de sa naïveté d'enfant, mais c'est pour découvrir la corruption et les faux critères qui servent à distinguer les êtres.

Pour que le choix soit plus clair encore, la décision de Nicole la fixe au centre d'un groupe féminin, également libéré de toute emprise masculine. Par malchance pour certaines, par choix pour Nicole et sa bienfaitrice, toutes ces femmes n'entretiennent avec les hommes que des liens d'amitié, tandis qu'elles partagent entre elles l'adhésion aux mêmes valeurs de liberté, de générosité et d'ouverture au meilleur de l'humain, sans distinction de sexe. Il est remarquable que cette libération passe par un renoncement à l'amour, dénoncé comme un piège tendu à la vertu féminine : présenté comme la seule chance d'être heureuse, il enferme la femme dans une relation inégale et la rend en outre complice de l'injustice sociale.

Mme Robert reprend ici, de façon radicale, la leçon finale de la *Paysanne philosophe*. Elle suggère désormais que ce n'est pas seulement à l'écart de la fièvre de parvenir, mais en dehors du sort prescrit à la femme : mariage, maternité, que réside

pour l'être féminin une chance de bonheur à la mesure de ses aspirations réelles.

Conclusion

Peut-on en définitive assurer qu'il existe un roman féminin de la parvenue ? On a pu remarquer au passage les nombreux tributs que les romancières ont cru devoir payer au traitement obligé du thème. Pourtant, chacune des œuvres présentées a offert aussi des écarts significatifs, les uns uniques, les autres se faisant écho d'un roman à l'autre.

Les changements les plus importants concernent la conception du personnage féminin et le sens à donner à la promotion finale. En général, les romancières n'ont pas osé faire parvenir une roturière qui ne fût pas parfaite. Il faut rappeler d'ailleurs qu'à l'époque, cette obligation continue à s'appliquer à toute héroïne de roman. Dans le cas de la parvenue, elle paraît la meilleure justification de son élévation sociale. Pourtant, les romancières ont pris, autant que possible, leurs distances face à cette nécessité et souvent, en outre, elles lui ont donné un autre sens.

La valeur justificatrice de la perfection, dans le sens traditionnel de « vertu », se retrouve surtout chez Flore, la jardinière, qui est noble. À l'opposé, pour la roturière la plus marquée par sa classe, Jeanneton, la blanchisseuse, la perfection revêt une autre dimension. L'ampleur des persécutions auxquelles elle est en butte donne à sa vertu un rôle défensif évident. Et surtout la perfection de Jeanneton ne s'épuise pas avec sa chasteté. Elle est mère et fille avec la même conscience qu'elle est épouse. Elle se suffit à elle-même par son travail, accepte l'inégalité sociale mais défend avec acharnement son droit au respect. Ainsi, tout en montrant la nécessité stratégique de la chasteté pour la roturière, les romancières suggèrent qu'elle n'est pas toute la valeur morale de la femme. Dans l'histoire d'Ernestine et celle d'Aspasie, est dénoncée la valeur marchande de la vertu féminine, comme fondement du rôle féminin dans le mariage. En donnant gratuitement ce qu'elle aurait dû vendre très cher, Ernestine dénonce l'immoralité profonde du mariage noble, en tant qu'opération de troc de la personne. En imposant l'image d'un

être exceptionnel, sans la chasteté, Aspasia souligne la collusion entre l'exigence de la vertu et une image très passive de la féminité. Elle illustre surtout le rôle offensif de la perfection roturière.

C'est par là, en effet, que la roturière prend la société au piège de sa propre hypocrisie. Puisqu'elle prétend justifier par la valeur morale la détention des privilèges, la bonne société ne peut laisser végéter la perfection dans la roture. En se montrant parfaite, la roturière force donc la société à l'élever, sous peine de compromettre elle-même les bases idéologiques de son pouvoir. Mais ce n'est pourtant qu'après des épreuves innombrables, contrainte et forcée, et par le biais d'un de ses membres, affaibli par la passion amoureuse, que la noblesse se décide à intégrer la parvenue. En persécutant l'héroïne malgré sa perfection, la société se trouve révéler sa profonde immoralité et prouver que son pouvoir n'est pas fondé sur la vertu. Par ce rôle de révélateur, la perfection de l'héroïne revêt une valeur vraiment contestataire. L'exemple de Nicole de Beauvais est, ici, significatif. Après avoir fait la preuve qu'elle était digne en tout point de la noblesse, elle repousse finalement la promotion offerte et suggère ainsi que, pour l'être vraiment noble, la réussite sociale, qui vous fait membre d'une classe injuste ne peut apporter le bonheur.

C'est là la différence essentielle qui distingue la parvenue du roman féminin. Non seulement elle ne manifeste aucun désir de s'élever, mais elle n'a pas attendu le contact avec la noblesse pour exister. Même jeune, comme Nicole, elle possède déjà son échelle de valeurs et une certaine expérience de ce qu'elle attend de la vie. C'est par référence à ce préalable qu'elle jauge le sort offert par l'anoblissement, pour finalement s'en détourner.

Il est troublant, en effet, de constater que le refus que Nicole concrétise en renonçant au mariage et en se confinant dans un cercle privé, surtout féminin, affleure, sous des formes diverses et avec une importance variable selon sa place, dans toutes les œuvres étudiées. Le domaine paysan des Maronville, la vie simple et laborieuse de Jeanneton et d'Oigny, l'amitié tranquille d'Henriette et d'Ernestine, comme le rêve de vie aimante et vertueuse d'Aspasia ou le cercle heureux de la Paysanne philosophe, sont autant de formulations, en oppo-

sition avec l'idéal de l'avancement social, d'un possible bonheur, fondé sur la libre reconnaissance de la valeur de l'être humain, sans distinction de sexe et de rang.

Ce choix qui pourrait sembler une preuve de pusillanimité féminine, tire sa valeur de dénonciation du fait d'être un choix véritable ; Flore, la paysanne pouvait mener une vie brillante comme Nicole faire son mariage noble. Si Jeanneton puise son bonheur dans une vie sans faste de mère et d'épouse, cet idéal regroupe plus souvent des femmes seules qui refusent le mariage ou s'en sont écartées.

De ce fait se dégagent deux autres constantes : l'importance donnée au partage de l'expérience commune de la féminité (féminitude ?), ce que l'on pourrait appeler la sororité, et la relativisation de l'amour comme source du bonheur féminin. Même si l'intrigue amoureuse joue un rôle important en menant au mariage qui reste pour la parvenue la seule voie acceptable d'accès à la noblesse, le manque général d'envergure des personnages masculins, leur rôle parfois néfaste dans la vie de l'héroïne, font apparaître l'amour comme un sentiment au rôle essentiellement social qui ne conduit pas toujours au bonheur. En outre, dans la mesure où l'héroïne possède parfois, par le travail, une expérience préalable de l'autonomie, la rencontre amoureuse perd son rôle traditionnel de révélateur de l'être féminin.

Par contre, l'appui d'autres femmes, le partage des servitudes du sort féminin prennent, dans ces romans, un relief inusité. La communauté féminine devient ainsi le centre du bonheur idéal recherché par l'héroïne. Dans leur rôle d'adjuvantes, d'amies, les femmes revêtent dans l'ordre de la vertu une importance supérieure aux représentants masculins de l'ordre social.

On peut affirmer qu'empruntant le thème masculin de la réussite sociale, les romancières l'ont détourné aux fins d'expression d'une problématique féminine de l'existence. Tout en sacrifiant en apparence au dénouement obligé de la réussite sociale, elles n'ont écrit que pour prouver que l'aventure ne valait pas d'être courue. Par l'évocation d'un bonheur parallèle, soustrait aux circuits du pouvoir et de l'argent, elles ont affirmé que le bonheur promis par

l'ascension sociale n'est pour la femme qu'un marché de dupes. C'est pourquoi, sans doute, on a préféré ne pas les entendre. Elles attendent toujours que nous les écoutions!

Université d'Ottawa

Notes

- ¹ P. Fauchery, *La Destinée féminine dans le roman européen du XVIII^e siècle*, 1972, p. 93.
- ² Nous avons montré cela dans une étude, encore à paraître, *Fonctions de la femme du peuple dans le roman du XVIII^e siècle*.
- ³ Le corpus utilisé comprend des œuvres de Mouhy, *la Paysanne parvenue*, Gaillard de la Bataille, *Jeannette seconde*, Bastide, *Rézéda*, et des anonymes, *La Belle Berruyère*, etc...
- ⁴ Aux titres cités à la note précédente, il faut ajouter pour *la Paysanne pervertie*, celle de Rétif, et les *Progrès du libertinage* de Nougaret.
- ⁵ C'est surtout vrai dans le cas de Rose, née dans un mariage secret et que son père acceptera finalement de reconnaître, après intervention de ses amis.
- ⁶ Il est, par exemple, un des rares à donner à son amante un petit nom, « ma chère Minette ».
- ⁷ Le caractère intéressé du peuple est illustré par la paysanne que le marquis d'Astrel traite si généreusement quand elle marie sa fille parce que la noce lui donnera l'occasion d'entretenir Flore seul à seule.
- ⁸ Les confidences de la marquise d'Astrel, qui avec celles de Mme de Maronville, constituent la suite du livre, donnent une autre idée du malheur d'être femme; infidélité du mari, difficultés financières en raison de ses débauches, etc...
- ⁹ R. Godenne, dans « Le peuple dans les nouvelles de la première moitié du dix-huitième siècle », in *Images du peuple au XVIII^e siècle*, 1973, a brièvement analysé le *Phénix conjugal*, p. 254-255.
- ¹⁰ Voir la note 3.
- ¹¹ R. Challe, *Les Illustres Françaises*, édition par F. Deloffre, 1967.
- ¹² On rencontre de tels personnages chez Mme Beccary, lady Middlesex dans *Lord d'Ambi*, la Caliste de Mme de Charrière en serait un autre exemple ainsi que Juliette Catesby de Mme Riccoboni.
- ¹³ Comme Nougaret et Rétif, dans les œuvres citées note 4.
- ¹⁴ Pour éviter la scène scabreuse qu'il aurait fallu écrire finalement, Mme Benoît met cette grande dame lesbienne, qui a délivré Aspasia de prison pour gagner ses faveurs, à l'article de la mort. Ainsi l'épisode tourne court.
- ¹⁵ Par une jalousie sans fondement, il a provoqué en duel le baron qui avait sauvé Nicole de bandits et l'avait recueillie convalescente dans son château. Au cours du duel, il blesse mortellement le Baron. Nicole se sent, malgré tout, responsable de cette mort, qui la pousse à sa résolution de vivre désormais célibataire et retirée.

Corpus

Mme Benoît, *la Nouvelle Aspasie*, 1781.

Mme Riccoboni, *Ernestine*, 1795.

Mme Robert, *La paysanne philosophe*, 1762 ; *Nicole de Beauvais*, 1767.

Mme de Villeneuve, *le Phénix conjugal*, 1734 ; *la Jardinière de Vincennes*, 1753.